

Les cantons de Zürich et Schaffhouse

Autor(en): **Chevallaz, G.-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **28 (1948)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-888692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Les Cantons de Zurich et Schaffhouse

par

G.-A. Chevallaz
Professeur à Lausanne

ZURICH

Le cadre naturel

Terre du Plateau, Zurich, des premiers contre-forts des Préalpes de Saint-Gall, de Glaris ou de Schwytz, étire vers les eaux du Rhin et de l'Aar ses longues vallées aux stries presque parallèles. Vallées diverses : étroites, agrestes ou boisées, comme celles de la Reppisch ou de la Sihl, que sépare l'étroite échine de l'Albis et de l'Uetliberg, aux belvédères dominicaux, lacérés de sentiers à touristes et ponctués de tea-rooms des familles. Large vallée de la Limmat, quadrillée de jardins, d'usines et de villas ouvrières, qui continue la langue

allongée du lac de Zurich. Vallée ample de la Glatt, étalant ses collines molles et ses plaines, propices aux aérodromes, du lac de Greifensee aux tables forestières qui bordent le Rhin. Coupure sévère de la Toess, flanquée de châteaux en nids d'aigles émergeant des forêts. Bassin de la Thur, « Bauernland » aux riches cultures entre les bois et les vergers touffus.

Ce que l'on nomme Oberland zurichois, ce haut bassin de la Toess et de la Jona, ne rappelle en rien le relief alpestre des Oberland grison ou bernois. C'est un réseau chevelu de petites vallées tortueuses et boisées, s'insinuant entre des masses de molasse

et de graviers. Les fermes s'y égrènent le long des échines herbeuses, et les plus hauts sommets, belvédères chauves, sanatoria ou pâturages d'été, dépassent rarement 1.100 mètres d'altitude.

L'histoire

Cité « tête de lac », tout comme Lucerne, Constance ou Genève, protégée par ces douves naturelles de la Limmat et de la Sihl, couverte par les hauteurs boisées de l'Uetliberg et du Zurichberg, Zurich fut fort tôt relais d'importance sur les grandes routes du Plateau, place de transit et marché prospère à la croisée des grands courants qui traversent l'Helvétie.

Habitat des civilisations lacustres, tirant son nom de la langue des Celtes, relais fortifié sur les routes impériales des Romains, Zurich survécut au brasier des invasions. Ville chrétienne, fort tôt, elle groupe autour de ses deux moutiers — Frauenmunster et Grossmunster —, de l'abbesse et des chapitres, un peuple de couvents mineurs. La légende veut que Charlemagne lui ait manifesté quelque particulière sollicitude.

En 1218, la cité est ville impériale. Peu à peu les bourgeois et les artisans restreignent à leur profit les droits d'impôts et de juridiction que détenaient l'abbesse et ses ministériaux. C'est, aussi bien, que le négoce et l'industrie avaient pris un essor brillant. La Limmat alimentait une suite de moulins à farine, à tan, à foulon, tandis que le tissage de la soie et des brocarts exportait ses étoffes jusqu'en Pologne et en Hongrie.

Au XIV^e siècle, si les Suisses détiennent les clés du Gothard, l'Autriche habsbourgeoise tient encore entre ses mains l'essentiel des terres de l'Alémanie orientale. Zurich, pour la prospérité de son négoce comme pour sa sécurité, aurait intérêt, semble-t-il, à ménager les uns et les autres, se confinant à une neutralité prudente. Pourtant les incidences de politique intérieure l'amènent, en 1351, à lier son sort à celui de la jeune Confédération, qui ne comprend, pour lors, que Lucerne et les trois Etats forestiers. En 1336, en effet, le chevalier Rodolphe Brun s'était installé au pouvoir dans la cité, fort du soutien des artisans et d'une partie des nobles. Ses ennemis, patriciens ou marchands fortunés, n'avaient pas hésité à solliciter l'aide autrichienne. Force était au bourgmestre de se tourner du côté des Suisses.

Dans la Confédération en voie de formation, Zurich sera souvent l'enfant terrible. Industrielle, alerte, inventive, ambitieuse, elle vit sur un autre

rythme que les cantons montagnards, étroitement traditionalistes, ou que Berne, la terrienne. Berne, peu douée pour le négoce, incapable d'industrie — du moins jusqu'au siècle passé — évolue politiquement avec une sage lenteur, pesant ses raisons, mais conduit à chef ses entreprises politiques avec une patience et une ténacité irréductibles. Impulsive, féminine, tantôt détestablement égoïste, tantôt capable d'élans généreux, Zurich procède par brusques coups de tête. Démocratique par essence, et plus profondément que Berne, la cité ne craindra pas de confier son sort à l'aventure du pouvoir personnel. Riche, puissante, vivant d'une économie différant de celle des cantons paysans, il lui arrivera de jouer cavalier seul, ou même insurgée contre les pactes, de recourir contre ses alliés, à l'aide des Autrichiens.

Vers le milieu du XVI^e siècle, Zurich s'était agrandie déjà de la plupart des terres qui forment l'actuel canton et où la ville exerçait en toute souveraineté l'autorité seigneuriale. Pourtant, elle ne recule pas devant la guerre pour disputer aux Schwytzois les domaines du comte de Toggenbourg, mort sans héritier. Battue, investie par les Confédérés, elle n'est sauvée, malgré l'appui de l'Autriche, que par la diversion des Armagnacs du Dauphin Louis de France, écrasant à Saint-Jacques-sur-la-Birse l'avant-garde des Suisses.

A la fin du même siècle, la figure de Hans Waldmann évoque les grands condottieri de la Renaissance italienne et jette sur la cité de la Limmat l'éclat de la splendeur et du scandale. Ce Zougais, tanneur d'origine, enrichi par ses négoce et par son mariage, tour à tour grand prévôt des corporations, chef de guerre, plénipotentiaire des Suisses, conseiller et prébendaire de l'Empereur, du Roi de France et du duc de Milan, bourgmestre magnifique de Zurich, plie la ville à sa loi de dictature, développe le commerce, scandalise par son arbitraire, son luxe, son insolence et meurt crânement sur l'échafaud.

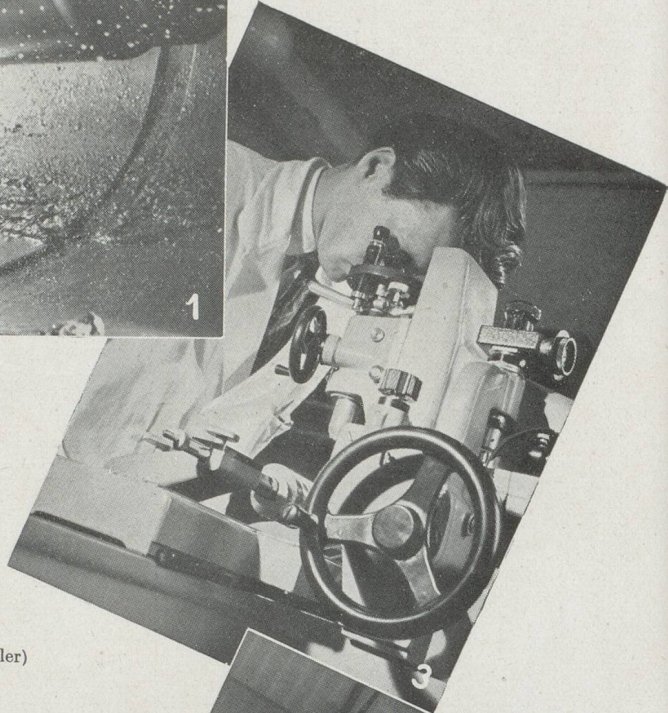
Les guerres de Bourgogne, les défaites de Charles le Téméraire en 1476, ont assis la réputation militaire des Suisses, objets dès lors de sollicitations sonnantes de la part des souverains étrangers. « J'ai piqué jusqu'au sang les gros mâche-foin qui dirigent les Liges, déclare un agent du Roi de France, car ils sont si très corrompus que plus ne pourraient être ». Les médailles d'or et les ducats trébuchants achètent auprès des puissants le sang de la jeunesse helvétique. En alliés ou en mercenaires, les Suisses, à chaque printemps, passent les Alpes en quête de mêlées épiques et de butins opulents.



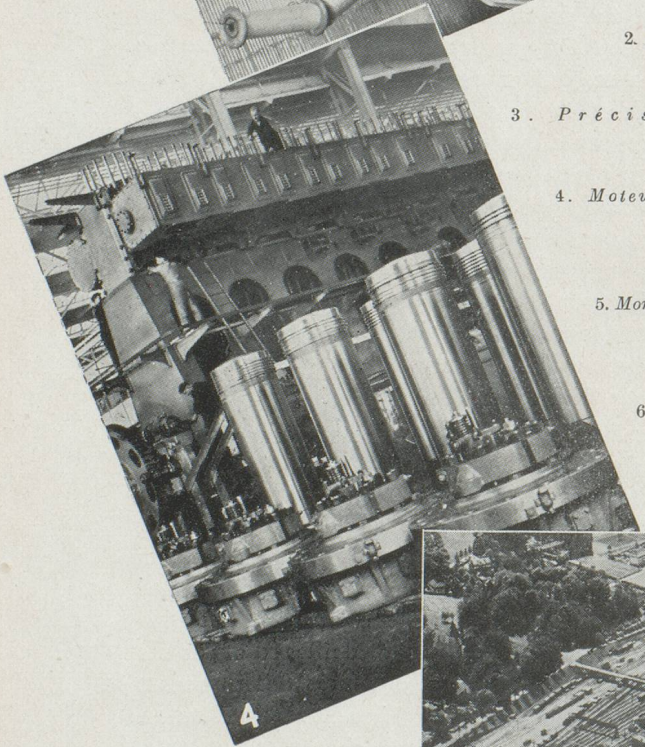
1. *Robustesse*
(photo Laubacher)



2. *Finesse* (photo Dr Bleuler)

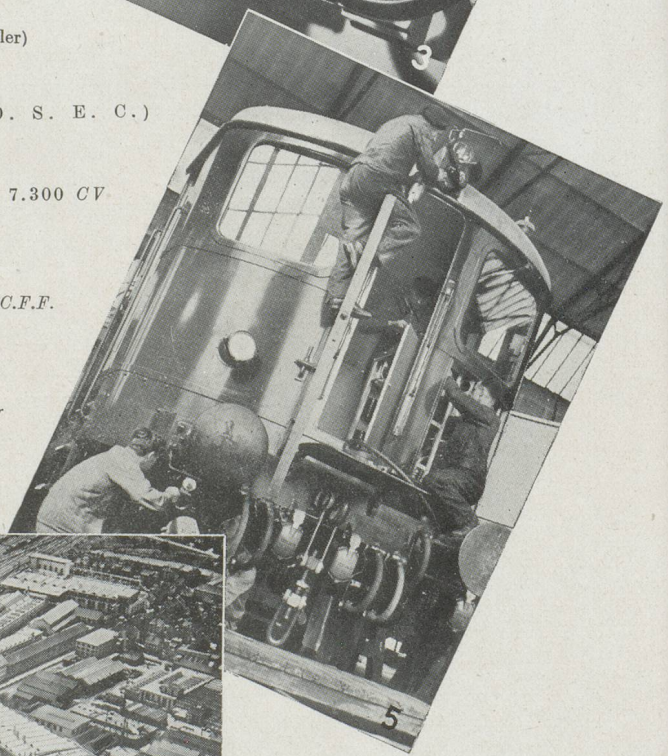


3. *Précision* (photo O. S. E. C.)



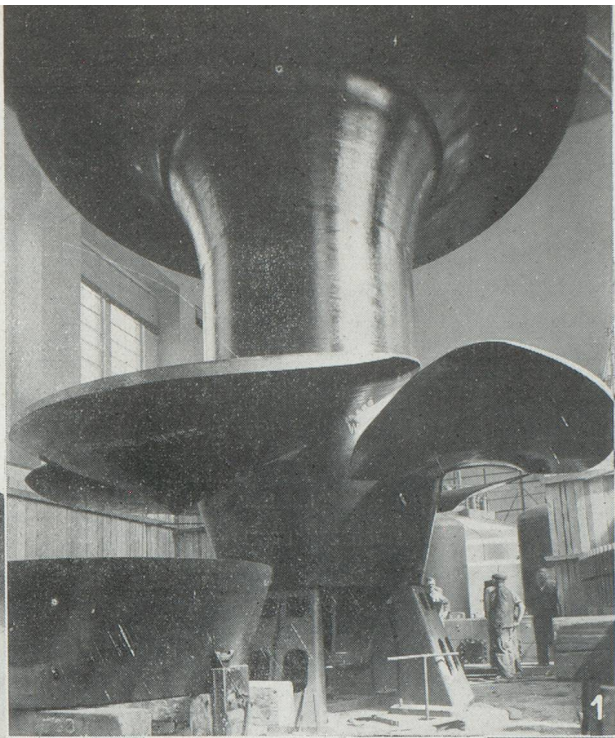
4. *Moteur Diesel marin de 7.300 CV*
(photo Sulzer)

5. *Montage d'une locomotive des C.F.F.*
(photo Tièche)

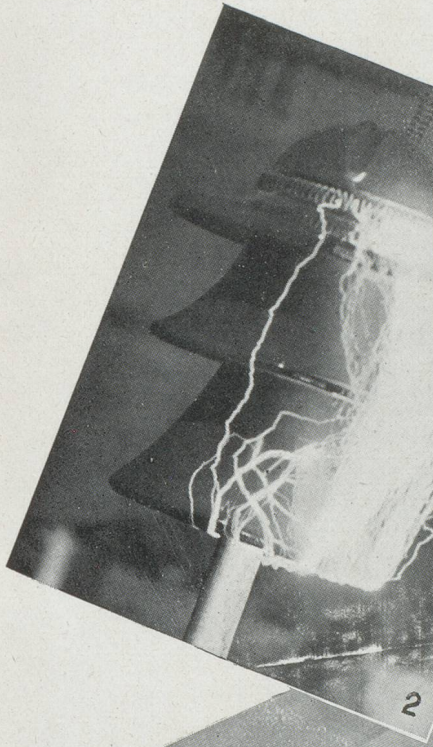


6. *Usine à Winterthur*
(photo Sulzer)

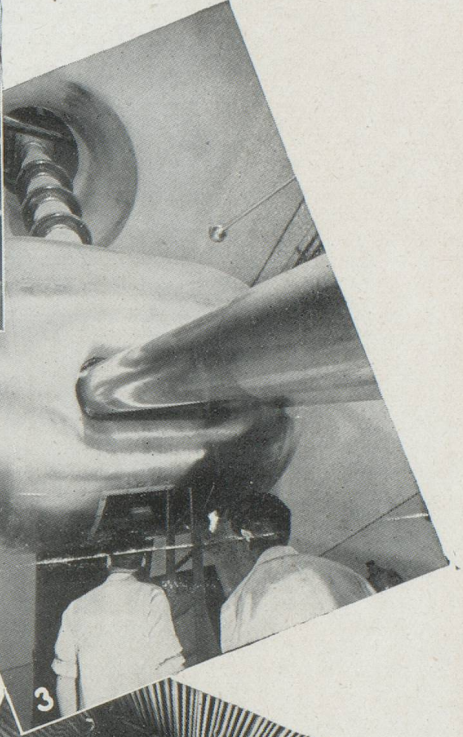




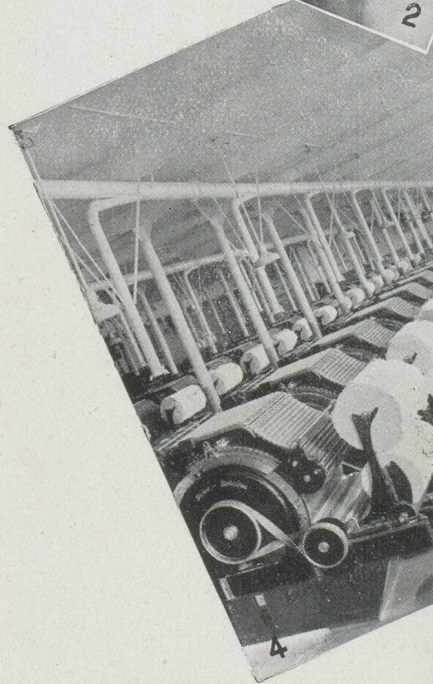
1. Turbine Kaplan à pales réglables
(photo Escher Wyss)



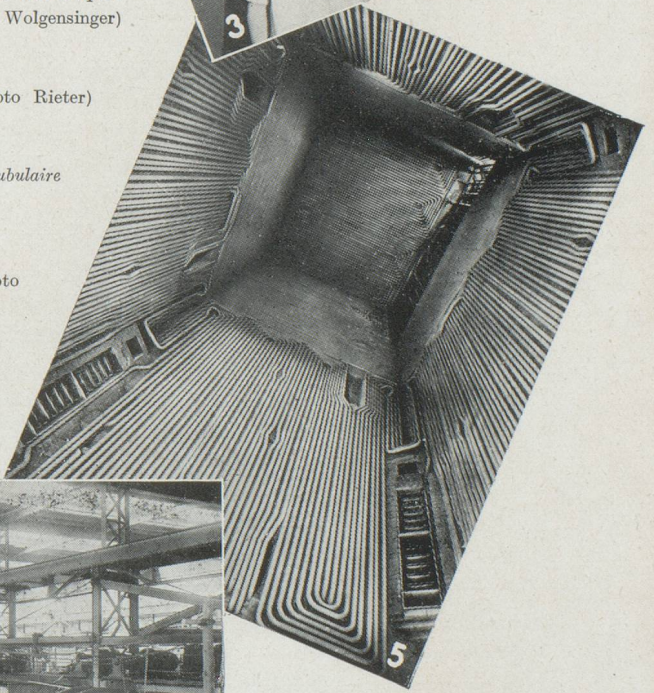
2. Essai d'isolateur sous haute tension



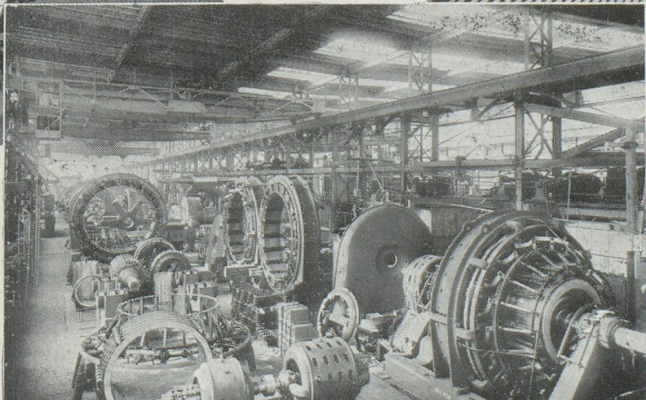
3. Appareil de désintégration atomique
à l'Ecole polytechnique fédérale (photo Wolgensinger)



4. Intérieur de filature (photo Rieter)



5. Intérieur de chaudière monotubulaire
(photo Sulzer)



6. Hall de montage (photo
Fabrique de machines
Erlikon)

Zwingli, ce petit curé glaronnais formé à l'école des humanistes, avait participé à ces faits d'armes italiens, où le pape monnayait le concours des Suisses. Aussi bien la Réforme qu'il prêche, dès 1519, à Zurich, n'est-elle point exclusivement religieuse. Sans doute, elle se fonde sur le retour à la simplicité chrétienne, s'inspirant des seuls évangiles. Mais elle prétend aussi libérer la cité et ses Confédérés tout à la fois de la saignée des services mercenaires et de la servitude des pensions étrangères. S'il triomphe dans son canton d'adoption, si Berne suit l'exemple, Zwingli se heurte à la résistance tenace des cantons montagnards, fidèles à leurs curés, hostiles à ce qui vient de Zurich, et pour qui le service mercenaire est une nécessité démographique et économique, tant sont pauvres les vallées et nombreuses les familles. En 1531 Zwingli meurt sur le champ de bataille de Kappel, parmi les Zurichois vaincus, laissant pour trois siècles une Confédération divisée en deux camps irréductibles, jouets de l'intrigue étrangère.

Zurich dut par ailleurs à la Réforme l'afflux de protestants persécutés qui lui apportèrent leur initiative et, notamment, ranimèrent l'industrie de la soie. Le rigorisme puritain, l'austérité des mœurs et du costume, n'empêchèrent pas la cité de briller, dès la fin du XVII^e siècle, d'un vif éclat dans la république des lettres allemandes. On connaît l'éclectisme universel des Scheuchzer ou des Lavater. On sait que les critiques Bodmer et Breitinger ont ouvert la voie au romantisme allemand, tandis que les idylles de Salomon Geissner faisaient larmoyer la cour de Versailles. Plus tard, Henri Pestalozzi devait poser les bases d'une pédagogie nouvelle. Du XIX^e siècle ressortent les figures de Gottfried Keller, impétueuse incarnation du génie populaire, rustique et quotidien, et de Conrad-Ferdinand Meyer, nuancé, subtil, hors du temps.

L'économie

En dépit de sa surface — un quart environ de celle de Berne, 4 p. 100 de la superficie totale de la Confédération — Zurich, est, par sa population de quelque 700.000 habitants, le second des cantons suisses. Population fort dense, puisqu'elle atteint les 400 âmes par kilomètre carré, et cette densité est d'autant plus remarquable que le canton possède une large étendue en cultures, en herbages et en forêts.

L'agriculture. — Le travail des champs, l'élevage du bétail et l'exploitation des bois n'occupent guère, toutefois, plus d'un dixième de la population active. Pourtant — aussi bien grâce à la fertilité du sol, à la facilité des débouchés qu'à l'activité

intelligente des paysans, — le canton se classe en fort bonne place dans la production agricole helvétique.

Les domaines — si l'on fait abstraction des surfaces boisées — sont en moyenne de quelque 5 hectares. Ils sont, pour les trois-quarts, propriété des cultivateurs qui les exploitent en entreprise familiale. C'est l'agriculture la plus « motorisée » de la Suisse, abondamment équipée en pompes à moteur, en tracteurs, en motofaucheuses, en motoculteurs, en monte-charges, engins à benzine, à huile lourde ou à cette énergie électrique que la politique intelligente des sociétés productrices met à bon marché à la disposition des paysans.

De toute façon — et malgré la nette prédominance de l'économie herbagère et des vergers — Zurich tient le troisième rang pour la production des céréales, dont elle assure près de 10 p. 100 de la récolte helvétique. Les coteaux ensoleillés du district d'Andelfingen mûrissent encore quelques parchets des crus rouges du « Bauernland ». La rive gauche du lac de Zurich a renoncé presque entièrement à la vigne, mais, en face, les vigneron de Meilen ou de Staefa restent fidèles à leurs produits de vieux renom. Zurich est le plus important des cantons viticoles de toute la Suisse alémanique.

Le large débouché des villes, l'établissement de fabriques de produits alimentaires, de potages concentrés et de conserves de fruits et de légumes ont donné une particulière extension aux cultures maraîchères de grand style. Les rives du lac s'essayaient aux cultures en serre de primeurs et même de fruits du midi.

Mais, avant tout, Zurich est de vocation industrielle. Nous en avons marqué les manifestations anciennes. Aujourd'hui l'industrie a déferlé sur les campagnes, la ville a considérablement accru son activité, et près de la moitié des Zurichois vivent du travail en fabriques ou de l'artisanat. 80.000 ouvriers d'usine — un quart des ouvriers des fabriques suisses — font du canton le premier canton industriel de la Confédération.

Ce sont tout d'abord, par rang d'ancienneté, *les industries textiles*, et tout premièrement la soie, puisqu'on la cite dès le XIII^e siècle dans la capitale et que, vers le milieu du XVI^e siècle, les réfugiés protestants de l'Italie et du Tessin lui donnèrent un brillant essor. Vers la moitié du XIX^e siècle, on cultive encore le mûrier et l'on élève le ver à soie en plusieurs endroits du canton. Mais bientôt, la concurrence des matières premières italiennes et japonaises y fait renoncer ; les filatures disparaissent ; l'exportation des tissus helvétiques, en

soie naturelle, plus tard en rayonne, se heurte aux barrières protectionnistes et ne peut défer les prix des fabrications étrangères. L'industrie zurichoise de la soie voit en un demi-siècle le nombre de ses ouvriers diminuer des deux tiers. Pourtant, la capitale et les cités de la rive gauche du lac gardent la prépondérance d'entre les soieries helvétiques, s'étant spécialisées dans le retordage, le séchage, la teinture et le tissage des étoffes, laissant à d'autres la rubannerie ou la fabrication de la rayonne. L'exportation de ces dernières années permet à nouveau de considérer l'avenir avec optimisme.

L'industrie zurichoise du coton manifestait déjà au XVI^e siècle une intéressante activité. Dès que furent disparues les entraves du système corporatif, qui assurait aux tisserands de la ville un monopole exclusif, dès que s'intensifièrent, au début du XIX^e siècle, les relations commerciales, le tissage prit pied solidement dans les vallées pauvres et surpeuplées de l'Oberland, tout d'abord sous forme de l'artisanat domestique, puis sous forme de travail en ateliers, dans les fabriques échelonnées le long des rivières au cours rapide, dans les bassins de la Toess et de la Jona, à Uster et à Winterthur.

Quant à la laine, son industrie en plein développement a établi ses usines tant dans la capitale qu'à Waedenswil ou à Winterthur.

C'est en étroite corrélation avec l'industrie textile qu'est née et que s'est développée l'*industrie des machines*. Aussi bien date-t-elle de la fin du XVIII^e siècle, et surtout du début du XIX^e siècle, époque où les tissages helvétiques s'efforçaient à rattrapper l'avance des fabriques anglaises, déjà mécanisées. A Zurich, à Winterthur, à Ruti, les filateurs et les tisserands créèrent leur propres ateliers mécaniques, bientôt leurs propres fonderies. Ces entreprises ne tardèrent pas à se développer de manière indépendante, l'utilisation croissante de la machine à vapeur, plus tard les progrès de l'hydraulique, l'emploi de l'énergie électrique et du moteur à explosion leur ouvrant un vaste champ d'activité. Ainsi, de fil en aiguille, a-t-on passé du métier à tisser à la machine-outil, de la roue hydraulique aux locomotives, aux tracteurs agricoles, aux chaudières de paquebots, aux générateurs thermiques ou hydrauliques, à l'équipement électrique, aux moteurs diesel, aux stations de pompage, aux wagons, aux ascenseurs, aux chauffages centraux, aux roulements à billes, aux engrenages, sans compter toute une gamme d'appareils de mesure et d'instruments de précision qui

vont de la machine à calculer aux oscillographes à rayons cathodiques. Tout bien compté, prospère à Winterthur, à Oerlikon, autrefois banlieue agreste, aujourd'hui faubourgs usiniers, l'industrie métallurgique et mécanique occupe 45 p. 100 des ouvriers du canton.

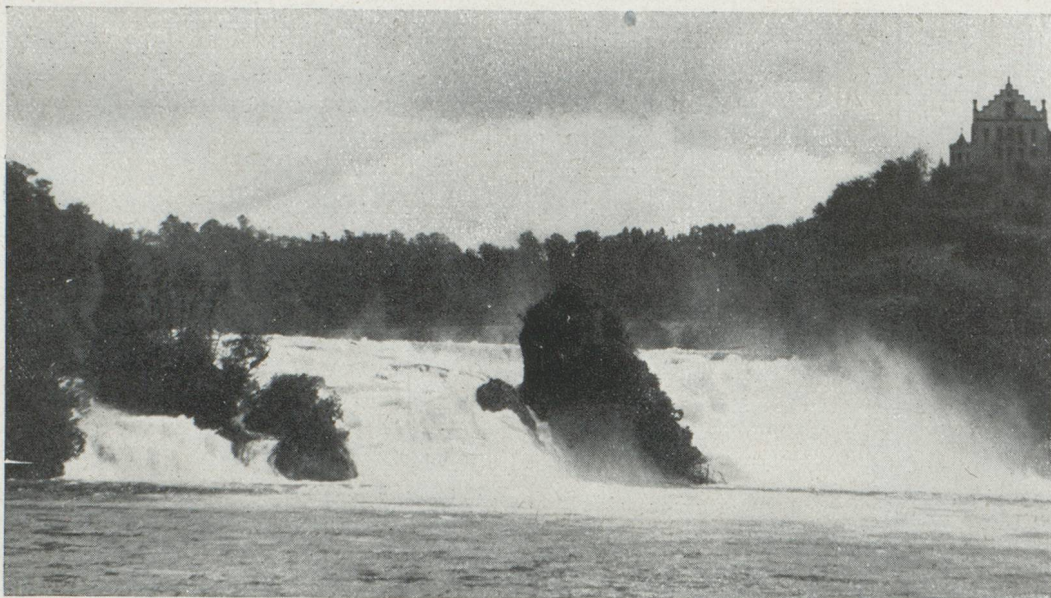
Il est d'autres industries zurichoises : chimie, chocolaterie, conserves de légumes, minoteries.

Le commerce avait précédé l'industrie. Il participe à son essor, et tout autant la banque. Par ailleurs, Zurich est une des grandes places d'assurances européennes.

Aussi bien Zurich est-il un canton riche. Le plus riche absolument — il accusait, en 1945, une fortune imposable de quelque 7 milliards de francs suisses. Il payait à lui seul près d'un quart de l'impôt fédéral direct sur le produit du travail et le revenu de la fortune, prélevé au titre de la défense nationale — et, avec Bâle et Genève, l'un des trois plus riches, proportionnellement à sa population.

Tant de richesses n'ont point étouffé l'esprit de solidarité. Renonçant à de vaines agitations, conscient de ses droits, mais point trop imbu de système, le peuple ouvrier a su s'engager dans la voie d'une collaboration constructive, tant sur le plan de l'usine où il trouvait en face de lui un patronat clairvoyant que sur celui du gouvernement de la ville et du canton. Tout un réseau d'assurances, une sollicitude particulière aux problèmes de l'urbanisme et de la santé publique, un souci intelligent et efficace de l'éducation de la jeunesse et de sa formation professionnelle font de Zurich un modèle de démocratie où se concilient la liberté et le progrès social.

Mais, pour autant, le pays ne s'endort pas dans son bien-être. La vie des lettres et des arts témoigne d'un souci de perfection constant, d'une continue recherche du cœur et de l'esprit. C'est Winterthur, son orchestre et sa passion pour la peinture moderne. C'est Zurich, la capitale, ville universitaire, joignant toute l'exactitude d'une école polytechnique fédérale à une prédilection marquée pour les arts. La plus grande ville de Suisse, avec ses 360.000 habitants, ville usinière, martelant ses ferrailles et burinant ses métaux, ville d'affaires, de dividendes, de cotes et de tantièmes, s'adonne au mécénat avec une distinction guindée, une générosité un brin pharisienne et pourtant point artificielle, point prisonnière des traditions et des poncifs, à l'affût qu'elle est des formules nouvelles, se targuant d'être à la page, largement accueillante, ainsi aux audaces des écoles françaises.



La chute du Rhin

Schaffhouse

Le premier titre à l'existence et à la prospérité de la cité rhénane, c'est sa condition de ville-pont, de carrefour de courants commerciaux et de port fluvial. Elle était place de transbordement forcé : les barques lentes qui y parvenaient, du Bodan, par le chenal vert du Rhin enserré entre ses berges hautes, se voyaient contraintes à décharger leur marchandise que les sommiers ou les charriots transporteraient en aval des rapides et de la grande chute du Rhin. Carrefour commercial : du nord, de la Souabe ou du Haut-Danube tout proche, parvenaient des blés et des bois ; du sud, les textiles des villes suisses, ou, de plus loin, les produits du Midi français ou des cités italiennes, les épices et les soies qui avaient franchi le Gothard ou les cols des Grisons, ou remonté la vallée du

Rhône et traversé le Plateau suisse ; de l'ouest enfin, suivant le Rhin, arrivaient les étoffes des Flandres.

Nobles et marchands qui la gouvernaient lui obtinrent en 1218 ses premières franchises impériales. Dès le xv^e siècle, elle se tourna, pour sa sécurité, vers les Ligues suisses qui croissaient en puissance et en étendue. En 1501, en même temps que Bâle, elle entra dans la Confédération. C'est vers le même temps, au début du siècle, qu'elle acquit la plus grande partie de son arrière-pays rural.

Cette ville de bateliers, de rouliers à l'humeur gaie, de commerçants à l'esprit vif, curieux, voyageurs, entreprenants, connut la fortune. Aujourd'hui encore, ses vieilles rues, ses maisons anciennes restaurées avec un tact parfait, entre-

tenues avec un respect profond et une minutie tout alémanique, témoignent de son clair passé.

Les chemins de fer, pour une bonne part, ont mis fin au commerce prospère. Elle reste ville-pont, elle est carrefour ferroviaire essentiel, mais les convois n'y font que passer. La cité n'avait pourtant pas attendu que diminuât le trafic pour se vouer à l'industrie. Fort tôt, les roues à eau actionnèrent des moulins, puis des forges où se traita, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le minerai pauvre de gisements tout proches. Aujourd'hui, c'est encore la force hydraulique, sous sa forme électrique, qui fournit aux industries schaffhousoises leur énergie essentielle.

C'est, à la base, l'industrie métallurgique, occupant un quart des ouvriers, travail du fer et de l'acier, laminage et fonderie, fabrique d'aluminium. Puis, avec un tiers de la main-d'œuvre usinière, l'industrie des machines, de la fabrication des wagons à celle des instruments de chirurgie, des appareils de précision, est comme un dernier écho de l'horlogerie jurassienne. On note encore l'industrie de la laine, le travail du cuir, la production chimique ou pharmaceutique.

Triplant, en moins de cent ans, le chiffre de sa population, Schaffhouse se développe gaillardement. Elle atteint aujourd'hui, si l'on y comprend les communes industrielles de la périphérie, et celle, notamment, de Neuhausen, dans les 36.000 habitants, formant plus des 3/5 de la population du canton. Aussi bien, des 55.000 Schaffhousois,

52 p. 100 vivent-ils de l'industrie, tandis que 18 à peine se vouent à l'agriculture.

Cette campagne schaffhousoise, toute au nord du Rhin, toute découpée en saillants et en rentrants, morcelée, imbriquée d'enclaves, le complexe boisé du Randen la partage en deux versants divergents. La forêt couvre un peu moins de la moitié du territoire. Le climat relativement sec favorise les céréales. Le Hegau, versant est, coupé en deux tronçons par une avancée badoise, possède des industries actives, des pâtes de Thayngen aux chaussures ou aux instruments de mesure de Stein-sur-le-Rhin. Cette pittoresque cité, ancienne ville impériale, a su, comme sa capitale, garder son aspect du passé, ses maisons à pignons effilés, ses encorbellements, ses colombages de poutres rouges, ses fenêtres à meneaux et surtout ses façades peintes d'allégories colorées.

Sur le versant occidental, les vignobles du Klettgau, et notamment ceux de Hallau, présentent une gamme délectable de crus rouges, roses ou blancs. Outre cette gaieté claire, que refuse la bière, les Schaffhousois ne doivent-ils pas à leur vin un peu de leur indépendance? Lors de la guerre de Souabe, en 1499, si décisive pour les Suisses résistant aux prétentions impériales, n'a-t-il pas donné aux miliciens de Hallau la force de mettre en fuite, à un contre deux, toute une soldatesque d'envahisseurs allemands.

G.-A. Chevallaz

Halles de montage

(Photo Société industrielle suisse)



(Photo Georg Fischer)

